



Une Lanterne

N°420

Evangile selon saint Jean (12, 20-33)

Il y avait quelques Grecs parmi ceux qui étaient montés à Jérusalem pour adorer Dieu pendant la fête de la Pâque. Ils abordèrent Philippe, qui était de Bethsaïde en Galilée, et lui firent cette demande : « [Seigneur (*au sens de Monsieur, sauté par la traduction officielle*) Nous voudrions voir Jésus. » Philippe va le dire à André, et tous deux vont le dire à Jésus. Alors Jésus leur déclare : « L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié.

[a*] **Amen, amen, je vous le dis : si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits.**

[b*] **Qui aime sa vie la perd ; qui s'en détache en ce monde la gardera pour la vie éternelle. Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive ; et là où moi je suis, là aussi sera mon serviteur.**

Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. Maintenant mon âme est bouleversée. Que vais-je dire ? « Père, sauve-moi de cette heure ? » – Mais non ! C'est pour cela que je suis parvenu à cette heure-ci ! Père, glorifie ton nom ! » Alors, du ciel vint une voix qui disait : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore. » En l'entendant, la foule qui se tenait là disait que c'était un coup de tonnerre. D'autres disaient : « C'est un ange qui lui a parlé. » Mais Jésus leur répondit : « Ce n'est pas pour moi qu'il y a eu cette voix, mais pour vous. Maintenant a lieu le jugement de ce monde ; maintenant le prince de ce monde va être jeté dehors ; et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes. »

Qui sont ces grecs que Jn ne mentionne que deux fois dans son livre : ici et en 7,35, à propos d'un malentendu ? Pour l'époque, ce sont des sympathisants, des prosélytes, c.à.d. des personnes issues du monde païen mais adorant le Dieu d'Israël, et qui venaient à Jérusalem pour participer au pèlerinage de la Pâque. Leur désir d'adorer Dieu, leur recherche de Dieu, semble ici les conduire à connaître (que Jn traduit par « voir ») Jésus. Pour certains exégètes, ils symbolisent les chercheurs de vérité de l'humanité qui vont à Dieu par le Christ, un peu comme les Mages de St Matthieu.

Pour l'évangéliste, ces quelques lignes ne servent qu'à introduire la dernière prise de parole de Jésus en public, par laquelle il peut aborder le thème de la glorification du Fils de l'homme. Pour traiter de ce thème qui lui est cher, le rédacteur utilise une image, une petite parabole qui lui est propre [a* dans le texte] et deux paroles de Jésus que l'on retrouve dans les autres évangiles [b*]. Se basant sur des faits observés sur des végétaux, le premier enseignement de la petite parabole (a*) est que ne pas mourir conduit à la stérilité. Le second, c'est que mourir est fécond, car cela permet de porter du fruit, et du fruit abondant. Or ces enseignements doivent être expliqués. C'est le sens des paroles suivantes (b*). Aimer sa vie, c'est rester isolé, enfermé dans son monde, et cela conduit à la mort, au néant. Se détacher de sa vie, s'ouvrir aux autres, ne pas penser à soi, fait entrer dans la vraie vie. Pour Jn, c'est ce que Jésus va vivre en acceptant la mort, en donnant sa vie par fidélité à lui-même. Se mettre à son école, c'est prendre le chemin vers La Vie.

L'image du « *grain semé* », ou « *tombé dans un champ* » ou « *tombé dans différentes terres* », est connue des trois autres évangiles. Celle du « *grain tombé en terre et qui meurt* », est propre au IV^e Evangile. Or nous avons lu dans la précédente Lanterne que l'Ecole Johannique avait été en lien avec l'Ecole paulinienne d'Ephèse. On peut penser que, pour écrire ce passage, le rédacteur, (en fait un des rédacteurs de Jn, car on reconnaît aujourd'hui plusieurs étapes et donc rédacteurs dans la construction de l'Evangile actuel) s'est inspiré de Paul qui écrivait aux Corinthiens quelques décennies plus tôt : *Ce que tu sèmes ne prend vie qu'à condition de mourir. Et ce que tu sèmes n'est pas la plante qui doit naître, mais un grain nu, de blé ou d'autre chose* (1 Cor 15,36-38).

La différence, c'est que lorsque Paul parle du grain qui meurt, il évoque le corps de tout être humain, tandis que le rédacteur de Jn focalise sa pensée sur Jésus pour nous donner le sens de sa mort. Celle-ci n'est pas lue comme un sacrifice expiatoire pour les péchés (pensée puisée dans le religieux païen, difficile à admettre pour certains, aujourd'hui ... et on peut les comprendre !), car c'est la répercussion de sa mort sur Jésus, qui intéresse le rédacteur. Cette mort a pour conséquence (et non pour but, sinon Dieu l'aurait voulue !!!) la glorification du Fils de l'homme : c'est parce qu'il meurt, par volonté des humains, que Dieu révèle qui est Jésus, en l'élevant dans la gloire. C'est comme si Dieu disait : « Voilà qui est celui que vous avez crucifié : mon Fils, que je reprends avec moi ! Pour Jn, Jésus aurait pu mourir autrement, mais c'est sa mort, telle qu'elle est, qui donne à Dieu la possibilité de dire qui il est, en le ressuscitant. Il serait mort autrement, Dieu aurait manifesté sa résurrection tout de même. Ce n'est pas cette mort que Dieu a voulue, car Jésus serait mort un jour ou l'autre, l'important c'est que ce n'est qu'après sa Pâque que nous est révélé qui est vraiment le personnage. Chose que nous expérimentons avec nos défunts !

La mort de Jésus a bel et bien été voulue par les hommes et non pas par Dieu contrairement à cette prière liturgique qui affirme, hélas ! (position personnelle) : " **tu as voulu**, Seigneur, que ton Fils fût crucifié pour nous, afin de nous arracher au pouvoir de Satan ».

Pour Jn, la mort de Jésus a sur lui des conséquences : elle est, comme pour le grain qui meurt, productive et positive. Non seulement, elle permet sa glorification, sa divinisation, mais encore, comme du grain qui meurt va naître des épis, elle va produire des communautés qui vont continuer à le rendre présent en permanence au monde, grâce à leur foi. Pour le IV^e évangile, c'est le retour du Fils dans le monde divin (sa glorification), qui est la conséquence positive de sa mort, et ce retour engendre l'Eglise. C'est pourquoi, dans la pensée johannique, l'élévation de Jésus en croix est déjà son élévation en Dieu (élévation, comme quelqu'un est « élevé » au grade de chevalier de la Légion d'Honneur. *Lorsque vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous connaitrez que « je suis » [Dieu] !* (8,28). Vous pensez bien que ces paroles, comme toutes celles où Jésus est censé dire « Je suis ... », sont du rédacteur, qui exprime ici la foi de sa communauté.

On retrouve cette même pensée, formulée autrement, en 19,37 : *Ils verront celui qu'ils ont transpercé*. « *Ils verront* », signifie ils connaîtront qui est vraiment Jésus ; *qu'ils ont transpercé*, dit bien que ce sont les humains qui ont voulu le mettre à mort et non pas « son Père » ! Finalement, comme pour tout, Dieu a le chic de transformer une mauvaise carte (la mort) en un atout : la Vie !

Avec l'Evangile de Jn, il n'est donc pas question de « descente au séjour des morts » ou « aux enfers », il est question d'élévation qui entraîne toute l'humanité, par un mouvement d'attraction. Nous sommes en pleine pensée (théologie) johannique : Le Fils devient le lieu d'attraction par lequel le Père attire à lui tous les humains afin de les sortir du monde des Ténèbres, les tirer vers la Lumière, pour les intégrer dans sa sphère, bref, employons le verbe officiel), pour les sauver.

Ce Fils ressuscité n'est plus réservé à ses disciples. C'est le Christ total dont parlait St Augustin, idée reprise par Teilhard de Chardin qui parlait du Christ cosmique, du Christ énergie, du Christ universel, du Christ total, dont ont besoin ceux et celles qui cherchent un sens positif à leur vie, une espérance pour eux-mêmes, plutôt qu'un discours « moralisateur » qui les enfonce encore plus. Avec St Jn, nous sommes à la pointe du message évangélique, tandis que lorsque nous parlons de sacrifice, de descente de Jésus au séjour des morts, etc, nous sommes dans du religieux qui affectionne la peur, les souffrances, alors que la foi ouvre sur la miséricorde et sur l'amour.

2^o lecture : Du livre du prophète Jérémie (31, 31-34)

Voici venir des jours – oracle du Seigneur –, où je conclurai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda une alliance nouvelle. Ce ne sera pas comme l'alliance que j'ai conclue avec leurs pères, le jour où je les ai pris par la main pour les faire sortir du pays d'Égypte : mon alliance, c'est eux qui l'ont rompue, alors que moi, j'étais leur maître – oracle du Seigneur. Mais voici quelle sera l'alliance que je conclurai avec la maison d'Israël quand ces jours-là seront passés – oracle du Seigneur. Je mettrai ma Loi au plus profond d'eux-mêmes ; je l'inscrirai sur leur cœur. Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Ils n'auront plus à instruire chacun son compagnon, ni chacun son frère en disant : « Apprends à connaître le Seigneur ! » Car tous me connaîtront, des plus petits jusqu'aux plus grands – oracle du Seigneur. Je pardonnerai leurs fautes, je ne me rappellerai plus leurs péchés.

Depuis la réforme liturgique de Vatican II, les lectures des dimanches sont réparties sur trois années afin d'offrir à tous la possibilité d'entendre un maximum de passages bibliques. Si cette lecture a été choisie, c'est parce que les premières lectures des dimanches du Carême des années « B » sont centrées que le thème de l'Alliance. Après avoir relu celle avec Noé, le 1^o dimanche de Carême, puis celle avec Abraham, le 2^o, suivie par celle donnée à Moïse, le 3^o, après avoir vu le 4^o dimanche l'échec de cette Alliance manifesté par l'Exil, nous voici aujourd'hui axés sur la nouvelle Alliance qui, pour les chrétiens, sera réalisée avec Jésus. Ce texte, nous apprend qu'elle avait été annoncée, entrevue par le prophète Jérémie. En effet, il est le premier à avoir employé cette expression.

Jérémie est né vers 645 av. J-C., au temps de la réforme religieuse du roi Josias (622-609 av. J-C.) qui enleva de son territoire les idoles et fit raser tous les lieux de culte sauf le Temple de Jérusalem. Cependant cette réforme fut vite mise à mal car, dès la mort du roi, le peuple reprit ses anciennes habitudes et la gestion politique du pays, le mena vers sa ruine. Or, c'est au moment où la fin de Jérusalem et la destruction du Temple sont imminentes, que le prophète Jérémie, qui « en a bavé », proclame au nom de sa foi que rien n'est perdu et qu'un jour viendra où Dieu pourra réaliser un nouveau départ, quand les croyants seront prêts à vivre une alliance renouvelée qui se placera sous le signe de l'action intérieure de l'Esprit.

C'est donc dans l'œuvre de Jérémie qu'apparaît pour la première fois l'expression « Alliance nouvelle », dans ce passage qui est le sommet du message spirituel de ce prophète d'avant l'Exil ! Cette expression n'a jamais été utilisée par Jésus, même si on la trouve lors de l'institution de l'Eucharistie chez Paul et Luc. Car la tradition évangélique palestinienne où puisent Mc et Mt, la première historiquement parlant, ne la rapporte pas. Elle a été mise sur les lèvres de Jésus par la tradition chrétienne d'Antioche que rapporte Paul (1 Cor 11,25) et Lc (20,20). Cependant cette expression a fortement marqué le christianisme et l'Eglise, puisque « Nouveau Testament » signifie ... « Nouvelle Alliance ».

Le prophète Jérémie avait donc assisté à l'échec d'une restauration de l'Alliance. Celle-ci avait atteint le culte, la liturgie, les rites, mais n'avait pas réussi à transformer les cœurs. C'est peut-être là l'origine de sa mission de ce prophète. Car Jérémie va devenir un « prophète de malheur », prédisant la catastrophe nationale, pour s'être détourné de Yahvé. Pour cela il fut menacé de mort, torturé, mis en prison, les parchemins où ses paroles étaient écrites furent déchirés par le roi Yoyakim qui succéda à son père Josias, mort dans un combat en 609, et céda à ceux qui voulaient revenir à une vie « comme avant », menant une politique contre Babylone. Les événements donnèrent raison à Jérémie. Quelques années après, Nabuchodonosor prit Jérusalem et amena l'élite de la population en exil. Suite à une révolte, 10 ans plus tard, en 587, Jérusalem subit un nouveau siège, fut prise et son Temple, détruit.

C'est là, lorsque tout semblait fini, au plus bas, que Jérémie, jugé comme prophète de malheur, annonça une espérance à travers le promesse de cette alliance nouvelle. Cette fois, dit-il, elle ne sera pas inscrite sur des tables de pierre, ni sur des rouleaux de parchemins, mais au fond des cœurs. Jérémie annonce une vie dans l'Esprit. C'est ce thème que reprendra son successeur Ezékiel, prophète des exilés : « Je mettrai en vous, mon Esprit ... » Jr 36,27.

Jérémie a donné l'exemple de ce qu'il annonçait. Il fut un homme d'une grande intériorité, d'un dialogue perpétuel avec Dieu. Aussi l'a-t-on appelé le « père de l'oraison », cette prière personnelle, intime, que beaucoup, pratiquants ou pas, vivent encore aujourd'hui !

Homélie 5° dimanche de Carême

Tout avait commencé à Cana (Jn 2,1-11) avec cette phrase de Jésus à sa mère : *Femme, mon heure n'est pas encore venue !* (Jn 2,4b). Les textes de ce Carême nous ont peu à peu conduit vers ce moment « crucial » où, à quelques jours de la Pâque juive, Jésus affirme que cette fois : *L'heure est venue !*. Qu'est-ce que cette heure pas comme les autres ? C'est l'heure de sa pâque personnelle, de son passage à une forme nouvelle d'existence, tout-autre, sans aucune limite d'espace et de temps.

Jusqu'à présent, quand on demandait à le voir, Jésus répondait. Il allait même au-devant des gens, sans la moindre réticence. Mais sa pâque approchant, son heure arrive, elle est là, celle de changer son mode de présence au monde ! Or, voici que quelques grecs adorant le Dieu des juifs et venus à Jérusalem pour les fêtes, demandent à Philippe qui devait parler grec (son nom l'est en tout cas) : *Nous voudrions voir Jésus.*

Curieusement l'évangéliste fait répondre à Jésus : *Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les humains.* Eluderait-il la question ? Non ! Il veut dire qu'à présent, il faut passer à autre chose ? Car quel intérêt à « voir », c'est-à-dire à connaître, celui qui va s'effacer du monde ? Désormais, le seul moyen qui leur est donné de le « voir », c'est-à-dire de le connaître, c'est de se laisser attirer par lui. Quand il aura disparu, alors tous ceux qui voudront le connaître le pourront en ayant avec lui une relation nouvelle, basée sur une nouvelle forme de présence.

Ce qui importe maintenant, ce n'est plus de « voir » Jésus de Nazareth, mais de contempler le même, devenu tout autre car tout revêtu de gloire. La gloire qui, dans la Bible, est l'expression du « poids » d'amour qui émane de Dieu pour faire contrepoids au Mal et à la Mort, et faire jaillir un éclaboussement de Vie.

Pour tenter de (nous) faire comprendre cette nouveauté, l'évangéliste fait Jésus s'expliquer, à partir de l'expérience du grain de blé. Si « les Grecs » vont le « voir », ils ne verront qu'un homme seul. Cela est comparable à une semence. Qu'est-ce qu'un grain de blé tombé en terre et resté seul ? A peine de quoi soulager une seconde faim de moineau. Mais que le grain soit jeté dans la terre et qu'il meure, cela portera du fruit, un fruit inimaginable, puisqu'il est éclosion de Vie. Mais pour cela il faut vivre cette heure cruciale qui va faire surgir la Vie au sein de la Mort. L'« heure » de Jésus, c'est une façon de dire, pour Jn, que Dieu va faire de la mort de Jésus le moyen, pour les humains, d'entrer dans sa Vie.

Or, la petite parabole du grain de blé qui meurt, nous parle aussi de nous. Elle nous dit que lorsque viendra « notre heure », nous ne partirons pas loin de ce monde, nous n'irons pas « là-haut », nous n'irons pas « en bas », nous serons transmutés en êtres de gloire, en être « divinisés » comme le disait St Irénée de Lyon.

Et comme le grain qui meurt va donner du fruit, nous nous rendrons simultanément disponibles au cœur de toutes celles et de tous ceux que nous avons aimés et aimerons toujours, pour demeurer vivants en eux, vivants autrement, grâce à ce que nous serons devenus : une présence, un poids d'amour qui pourra leur transmettre sa force vive quand ils oseront, oui quand ils oseront nous chercher non pas au cimetière, dans le passé, ni hors d'eux-mêmes, mais au plus intime de leur cœur, là où l'amour est maître souverain et jaillira en eux pour les transfigurer à leur tour, lorsque viendra leur heure !